

Psychologie curative et médecine

Autor(en): **Cahen, Cyrille**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Erziehungs-Rundschau : Organ für das öffentliche und private Bildungswesen der Schweiz = Revue suisse d'éducation : organe de l'enseignement et de l'éducation publics et privés en Suisse**

Band (Jahr): **47 (1974-1975)**

Heft 10

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-851888>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Psychologie curative et médecine

(Paul Diel et la Psychoanalyse)

Dr Cyrille Cahen

La psychologie de l'extraconscient, ou psychologie des profondeurs est certainement l'une des acquisitions les plus fondamentales, sinon l'acquisition la plus fondamentale de la pensée moderne. Freud, en ce domaine a été l'initiateur, et lui-même ne considérait pas sa théorie comme définitive et interchangeable, puisqu'il écrivait dans «*Ma vie et la Psychoanalyse*» qu'il jugeait sa doctrine comme «une hypothèse grossière, open to revision».

En fait, la contestation du freudisme n'a pas manqué de se manifester. Adler, reprochant à Freud son «jargon sexualisant» a créé l'*Individual Psychology* qui met l'accent sur les rapports interhumains de supériorité et d'infériorité. Cette théorie, bien que le nom d'Adler soit rarement cité, a eu sur la psychologie contemporaine une immense influence.

Plus récemment, «Psychologie curative et Médecine» de Paul Diel¹ propose une révision décisive des thèses freudiennes et marque une étape capitale dans l'évolution de la psychologie des profondeurs.

L'apport génial de Freud a consisté dans sa découverte du fonctionnement psychique extraconscient et de ses expressions symboliques. Son erreur, néfaste à bien des égards, consistait à vouloir expliquer tout le fonctionnement psychique de l'homme à partir de la sexualité refoulée.

Freud a distingué une pulsion sexuelle, Adler une pulsion matérielle ou sociale, l'une dérivant de la pulsion animale de propagation, l'autre de la pulsion nutritive. Diel est seul à avoir défini une *pulsion évolutive* sans laquelle il est impossible d'expliquer le dynamisme évolutif de la

vie manifeste. L'évolution ne concerne pas seulement les transformations corporelles spectaculaires mises en évidence par Lamarck et Darwin, mais aussi et surtout les transformations psychiques qui les sous-tendent, dont la Psychologie de la Motivation est la première à souligner l'importance fondamentale. Ces trois pulsions, cadres de tous les désirs, fonctionnent, au niveau préconscient de l'animal d'une manière instinctive et quasi-automatique. Ces pulsions «éclatent» au niveau humain en une multitude de désirs, sexuels, matériels et spirituels; elles connaissent un élargissement décisif qui creuse entre l'animal et l'homme un fossé aussi profond que celui qui sépare l'animal du végétal. Chez l'homme, le réflexe devient réflexion.

Toute la psycho-pathologie humaine, dans son immense complexité, provient du fait que l'homme, au stade actuel de son évolution, est encore un être mi-conscient. Pourtant, l'homme, pas plus que l'animal n'est «abandonné» par la nature. L'animal possède la sûreté instinctive qui lui dicte son comportement, son «behaviour». L'homme possède une faculté extraconsciente, plus lucide que le conscient, «surconsciente», la conscience éthique: la fonction qui a créé les mythes, fondements des cultures de tous les peuples. Cette fonction éthique, le surconscient, est *immanente au psychisme*, ce qui exclut à la fois le recours à un Législateur transcendant (moralisme), et la pseudo-liberté de l'esprit qui nie l'existence des valeurs (amoralisme). Mais cette fonction éthique, harmonisatrice, est troublée par la possibilité de l'*exaltation imaginative* des dé-

sirs, germe de toute pathologie mentale.

Ce dont souffre l'homme, primordialement, ce n'est pas du refoulement de la sexualité, mais d'une insuffisante maturation de sa pulsion spirituelle, autrement dit, d'une valorisation insuffisamment lucide de ses désirs matériels et sexuels.

Le refoulement est bien, comme l'a montré Freud, et c'est là son intuition géniale, la cause essentielle du dysfonctionnement psychique, mais le refoulement ne concerne pas les désirs incestueux et parricides du nourrisson,² il concerne avant tout la vérité sur nous-même. Nous la refoulons parce qu'elle est l'inculpation surconsciente qui contredit sans cesse l'image trop flatteuse, vaniteuse que nous nous formons de nous-mêmes. Cette auto-inculpation, la vraie culpabilité, qui est un phénomène naturel s'attache à l'exaltation imaginative des désirs, car l'exaltation imaginative (c'est sa définition) rend nos désirs irréalisables et nous coupe ainsi de la satisfaction vitale.

En effet, l'axiome de base de la psychologie diélienne, évident et improuvable, comme tout axiome (et toute science est fondée sur des axiomes) est que tout être vivant cherche la satisfaction. Ce terme «satisfaction», comme tout terme qui désigne des phénomènes du monde intérieur a besoin d'être défini. Les jouissances sont des satisfactions, mais la satisfaction n'est pas réductible à la jouissance. Même en ce qui concerne la sexualité, la satisfaction inclut, outre la jouissance, chez l'animal déjà, mais a

² P. Diel: «Analyse du complexe d'Oedipe» dans *Psychologie curative et Médecine*

¹ Delachaux & Niestlé

fortiori chez l'homme, le lien au partenaire et la saine éducation de la progéniture (formation du caractère de l'enfant). La satisfaction de la pulsion matérielle, aussi importante que la pulsion sexuelle, inclut l'acquisition des capacités professionnelles et le développement de la sociabilité, qualité psychique qui implique la progressive dissolution de l'avidité égocentrique et de son contraire ambivalent: l'altruisme sentimental. Mais la satisfaction la plus intense est la satisfaction de la pulsion spirituelle, la joie de connaissance, la création de la vérité sur le monde extérieur (science Physique) et sur le monde intérieur (science Psychique), création progressive, idéal évolutif de l'humanité, par laquelle se dissout l'angoisse de l'esprit: le doute.

L'exaltation imaginative est enracinée dans la vanité «péché original de la nature humaine». Par la vanité, nous nous suggérons incessamment une puissance imaginaire, s'étendant sur les trois pulsions, et justifions sans cesse nos impuissances réelles, refoulant ainsi l'avertissement salutaire de la culpabilité. On confond en général cette culpabilité essentielle, évolutive, avec les fausses culpabilités conventionnelles et avec les fausses culpabilités exaltées de la nervosité. La culpabilité authentique constitue très positivement un *sur-moi* (le surconscient) qui tend à faire progresser le moi vers plus de lucidité, de conscience. Les culpabilités fausses constituent en vérité un *sous-moi* (subconscient), que Freud (qui n'avait pas établi cette distinction fondamentale) couvrait du terme de *sur-moi*.

Diel définit deux formes complémentaires de la déformation psychique, la *nervosité* et la *banalisation* ayant pour cause commune la vanité coupable.

Le nerveux se surtend vaniteusement vers l'idéal, l'harmonisation parfaite des désirs, tout en laissant proliférer en lui les désirs matériels et sexuels sans cesse multipliés et exaltés en intensité, et sans cesse refoulés parce que surchargés de culpabilité. Il en résulte une scission douloureuse par laquelle les dé-

sirs vers l'esprit sont sans cesse contredits par les désirs matériels et sexuels et inversement.

La banalisation, au contraire, est caractérisée par la destruction, et non plus par l'exaltation, de l'instance inculpante. Elle est marquée par l'exhibition cynique, la nervosité l'étant par l'inhibition morbide. Le banalisé n'a d'autre projet que de réaliser sans scrupule ses désirs matériels et sexuels sans cesse multipliés. Exclu comme le nerveux de la satisfaction saine (harmonisation), il n'est pas moins que lui «magiquement encerclé» par ses désirs obsessifs, selon la formule de Diel. Il tend à détruire en lui-même, non seulement l'inhibition morbide de la culpabilité exaltée, mais l'inhibition saine de l'esprit valorisant (frein de la raison). Il vit la vie matérielle et sexuelle en arrivisme, en compétition vaniteuse avec autrui.

Toute déformation psychique, de la nervosité jusqu'aux névroses et aux psychoses, est en définitive imputable à l'une de ces deux maladies, d'ailleurs toujours intriquées dont l'une pèche par l'excès de moralisme l'autre par excès d'amoralisme.

Sous une façade symbolique, c'est le combat du héros contre ces deux déformations que les mythes expriment, y compris le mythe d'Oedipe. La concordance entre les formulations de la Psychologie de la Motivation d'une part, et d'autre part le contenu symboliquement exprimé des mythes est certainement l'une des acquisitions les plus fondamentales de la pensée contemporaine.³

Certes, Freud a été le premier à établir un parallèle entre le contenu symbolique des mythes et la vérité psychologique. Il a ouvert la voie en se référant, mais d'une façon combien incomplète et tendancieuse, au mythe d'Oedipe où il a cru voir une justification de la pseudosexualité infantile. Cela soulève un premier problème. On peut en effet se demander pourquoi la vérité essentielle sur le psychisme humain se

trouverait concentrée dans un seul mythe à l'exclusion de tous les autres. Pourquoi les mythes de Tantale, de Persée, d'Icare, d'Héraclès, pour ne citer que des mythes grecs, ne contiendraient-ils pas aussi une pré-science psychologique? Or, dans une analyse détaillée de ces mythes (Le Symbolisme dans la Mythologie Grecque), Diel, pour la première fois démontre que le surconscient humain qui a créé les mythes, exprime avec une étonnante précision les conflits de l'âme humaine tels que la Psychologie de la Motivation les a décrits en utilisant d'une façon *methodique* l'outil même que la pré-science mythique a employé d'une manière *intuitive*: l'exploration introspective du psychisme.

Le deuxième problème que soulève le rapprochement Mythe d'Oedipe-Complexe d'Oedipe est plus fondamental. Freud a lui-même posé en principe que les productions extra-conscientes, mythes et rêves comportaient une *façade* symbolique et une *signification latente* qui devait être soigneusement distinguée de la façade. C'est une règle fondamentale qui implique que les épisodes du parricide et de l'inceste, dans le mythe d'Oedipe doivent avoir une signification symbolique, alors que Freud, en contradiction flagrante avec la règle qu'il avait lui-même édictée les utilise selon la signification apparente de la façade.

En troisième lieu, il faut remarquer que Freud, pour justifier son explication du fonctionnement psychique à partir de la sexualité infantile n'utilise que deux épisodes du mythe, le parricide et l'inceste, négligeant ainsi la plus grande partie du récit mythique: l'enfant exposé, les tendons coupés, la rencontre avec le Sphinx, les yeux crevés, le refuge à Colone.

La véritable signification du mythe d'Oedipe, qu'il est impossible de développer dans le cadre restreint de cet article (voir: le Symbolisme dans la Mythologie Grecque, chapitre «Oedipe») concerne, comme c'est le cas pour tous les mythes, le sort essentiel de l'homme dans la vie.

3 P. Diel: «Le Symbolisme dans la Mythologie Grecque», Payot

Oedipe symbolise le nerveux, l'homme dont la démarche dans la vie est boiteuse, infirme. Ce qui, essentiellement, caractérise Oedipe, selon la signification profonde du mythe, c'est qu'il est le fautif qui ne connaît pas sa faute, qui ne veut pas la connaître, qui la refoule, qui s'aveugle en s'arrachant les yeux plutôt que de la voir. Sa faute est celle que commet tout nerveux; elle ne consiste ni dans l'accomplissement ni dans le désir réel du parricide et de l'inceste. D'ailleurs, ni Oedipe, ni Laïos, ni Jocaste n'existent réellement, ils symbolisent des fonctions psychiques. La faute d'Oedipe consiste dans la destruction de l'esprit inculpeur symbolisé par le père et dans le déchaînement des désirs terrestres symbolisés par la mère (terra-mater).

Oedipe, le nerveux, est caractérisé par la présience surconsciente du mythe comme celui qui parvient à se banaliser, à se désinhiber perversément, qui persiste à refouler sa faute jusqu'à ce que celle-ci devienne éclatante. Devant la révélation qu'il ne peut plus éluder, Oedipe, après s'être arraché les yeux, finit par assumer la tâche vitale d'harmonisation: il se réfugie dans le temple des Euménides, symboles de la culpabilité dévouée.

Si l'on considère la théorie freudienne comme la première tentative, en psychologie moderne, d'établir un rapprochement entre les mythes, créations du psychisme humain, et les lois qui régissent ce psychisme, il importe de reconnaître que Diel a continué cet effort et a établi une méthode de déchiffrement infiniment plus générale et cohérente que ne l'avait fait Freud et, incidemment, que ne l'a fait C. G. Jung. C'est ce qu'a reconnu Gaston Bachelard lorsqu'il écrivait, à propos du Symbolisme dans la Mythologie Grecque: «C'est tout le problème de la destinée humaine qui est engagé dans ce livre. Dans le détail des pages où est appliquée une méthode d'une constante rigueur, on verra se développer à partir de leur racine psychologique profonde les valeurs morales qui font de l'évolution humaine une destinée morale».

Ces considérations, en apparence seulement théoriques, ont des conséquences pratiques déjà expérimentées avec succès, mais par le plus grand nombre encore méconnues. La méthode et la technique introspectives, moyen de diagnostic, est aussi un moyen thérapeutique et rééducatif. L'analyse des motifs intimes ne consiste pas à rechercher dans le passé des événements traumatisants qui expliqueraient les troubles actuels. Le passé a été le présent et le présent sera le passé. Ce que le thérapeute doit savoir analyser, ce sont les fausses réactions toujours actuelles quoique acquises au cours de la vie passée, par lesquelles l'analysé persiste à transformer en traumatismes les excitations affluentes. Cette transformation est due à la fausse motivation vaniteuse, coupable, accusatrice et sentimentale qui existe à divers degrés chez tous les êtres humains, y compris chez le thérapeute. Par la fausse motivation, nous justifions incessamment nos insuffisances de jugement et de caractère et les projetons sur l'ambiance sous forme d'accusation. Le rôle du thérapeute n'est pas de justifier l'analysé en lui fournissant la preuve que ses troubles ont leur cause irrémédiable dans le passé. Le rôle de l'analyste consiste au contraire à aider l'analysé à se charger à chaque occasion de sa responsabilité, à comprendre sciemment afin de les surmonter les causes actuelles de sa désorientation angoissée.

La Psychologie aboutit en fin de compte à une définition du sens de la vie. Elle doit assumer scientifiquement la tâche que la philosophie avait abordée trop spéculativement.

En quoi le sens de la vie pourrait-il consister, sinon dans l'harmonisation des désirs sexuels, matériels et spirituels? Cette harmonisation, relative et jamais achevée, ne peut être réalisée que par la dissolution progressive des désirs imaginativement exaltés, irréalisables, et dans la mobilisation des moyens de réalisation des désirs reconnus par l'esprit comme satisfaisables et satisfaisants. Or l'être humain, seul entre les êtres vivants, possède la capacité

de se représenter imaginativement l'objet de ses désirs, même lorsque celui-ci n'est pas perceptivement présent. Cette acquisition évolutive de portée essentielle inclut le danger immense de l'exaltation imaginative par laquelle est perdue de vue la seule raison d'être du désir: sa *réalisabilité*. Les désirs qui ne sont ni réalisés ni dissous se chargent de culpabilité. La culpabilité frappe ainsi les désirs qui sont irréalisables dans les conditions actuelles ou à jamais irréalisables, ou les désirs dont la réalisation, quoique tentante, est incompatible avec *l'auto-estime*, but surconsciemment recherché par tout homme. La culpabilité est donc l'indispensable avertissement de la nature qui nous indique que nous nous coupons de la satisfaction vitale. Cette culpabilité que nous avons sans cesse tendance à refouler, le but de l'analyse est de la déjouer.

Peut-être n'y-a-t-il pas de terme en Psychologie qui ait davantage besoin d'être défini que ce terme de «déjouement».

Dans le langage courant, influencé par le freudisme, ou plutôt par le néo-freudisme, et toute la littérature qui en est issue, «déjouer» signifie: extérioriser ses projets subconscients d'agression, de revanche ou de domination sexuelle supposés interdits par un sur-moi trop rigide, confondu avec les interdits parentaux et sociaux. Entre toutes les fausses valorisations actuellement répandues dans le public, cette fausse définition du déjouement est sans doute l'une des plus nocives, tant sur le plan individuel que sur le plan social. Freud lui-même n'a pas préconisé le «déjouement» tel que le langage courant l'entend actuellement. «Il a prévu le danger (la banalisation), il l'a combattu et conseillé de le combattre en dirigeant la libido, une fois déjouée, vers des préoccupations d'ordre spirituel, dont il cite entre autres l'intérêt pour les arts. Le fait est cependant que la «magistrale impétuosité de la libido», une fois déchaînée aura tendance à déborder toute canalisation sociale. A moins que la libido ne se scinde en deux tâches imaginative-

ment exaltées, cherchant le plaisir tantôt dans les distractions pseudo-spirituelles, tantôt dans les aventures sexuelles, ce qui précisément caractérise la nervosité et ce qui n'est certes pas le moyen de la guérir.»⁴

Dans la terminologie diélienne, le défolement est le contraire parfait du refoulement. Le refoulement est l'activité pathologique du psychisme par lequel nous éliminons du champ du conscient, non pas une fois pour toutes, mais jour après jour, les désirs chargés de culpabilité, et rétablissons ainsi la fausse harmonisation, le faux accord avec nous-mêmes, la fausse auto-estime vaniteuse. Défolement la culpabilité, c'est donc attaquer la vanité; le défolement est l'acte psychique par lequel nous levons au conscient, par lequel nous nous avouons à nous-mêmes les désirs matériels, sexuels et pseudo-spirituels exaltés jugés incompatibles avec l'idée trop flatteuse que nous

⁴ P. Diel: «Psychologie Curative et Médecine», p. 87

portons de nous-mêmes. Défolement, c'est admettre comme siens les désirs chargés de culpabilité, seul moyen de les valoriser objectivement. C'est accepter l'avertissement de la culpabilité au lieu de l'ignorer vaniteusement ou de le refuser cyniquement.

En fin de compte, la confusion néfaste entre défolement et déchaînement est imputable au fait que la banalisation, le déchaînement des désirs, sur le plan matériel (arrivisme sans scrupule), sexuel (survalorisation de l'acte sexuel au détriment du lien d'âme) et spirituel (négarion de la fonction élucidante de l'esprit), loin d'être diagnostiquée comme une maladie de l'esprit est actuellement, comme dans toute époque décadente, justifiée et idéalisée comme le sens même de la vie. Or, la nervosité et ses aggravations, névroses et psychoses, seules maladies psychiques reconnues par la psychologie et la psychiatrie actuelles, ne se comprend

que par confrontation avec son antithèse perverse: la banalisation.

Le nerveux, exalté vers l'esprit, vers l'idéal, désire ambivalement et secrètement se banaliser, et en même temps, rien ne lui fait davantage horreur que la banalisation. S'il refoule ses désirs de déchaînement, c'est qu'il ne sait pas dissoudre ses tentations obsédantes, et que pourtant il ne veut pour rien au monde les réaliser, tout en croyant qu'il se normaliserait en les réalisant.

Il ne guérira pas en réalisant ses désirs exaltés mais en les défolement, en les levant au conscient pour les valoriser selon leur réelle teneur de satisfaction. C'est impossible pour le nerveux, s'il ne comprend que son horreur affectivement exaltée de la banalisation n'est que l'excès morbide d'un refus justifié, expression du surconscient, de la conscience éthique, exigence d'harmonisation biologiquement immanent au psychisme humain.

Das «Unbewußte» im Ausdruck von Schrift und Zeichentest

Ursula Avé-Lallemant

Wenn ich hier *Kombinationen von Handschriften, Wartegg-Zeichentest und Baumtest* vorstelle, so möchte ich damit vor allem auf die fruchtbare Möglichkeit hinweisen, die *Graphologie im engeren Sinne* der Handschriftanalyse, also die Schriftpsychologie, durch zwei wertvolle andere ausdruckskundliche Mittel zu ergänzen. Sie legen sich gerade dem Graphologen besonders nahe, weil sie ebenfalls graphischen Ausdruck bieten, also mit zu einer *Graphologie im weiteren Sinne des Wortes* gerechnet werden können. Diese Erweiterung bezieht sich besonders auf die graphologische Diagnostik im erscheinungswissenschaftlichen Sinne. Zur Frage der «Wissenschaftlichkeit» der vorgestellten Arbeitsweise möchte ich am Schluß einige Worte sagen, um damit auch ausdrücklich die Beziehung zum Rahmenthema des Kongresses herzustellen.

Noch eine zweite Vorbemerkung: Wenn ich vom *Unbewußten* in den genannten graphischen Ausdrucksbereichen spreche, so könnte man natürlich zunächst darauf hinweisen, daß wir Graphologen es überhaupt nur mit «Unbewußtem» in jenem Sinne zu tun haben, daß wir ja eine Handschrift nicht als Mitteilung lesen, sondern ihren unbewußt einfließenden Ausdrucksgehalt ausschöpfen, um Charakter und Problematik ihres Urhebers zu erschließen. Demgegenüber meine ich hier speziell die Manifestationen des Unbewußten im Sinne der Tiefenpsychologie, wobei ich mich wiederum auf die großen repräsentativen Themenbereiche von *Freud*, *Adler* und *Jung* beschränken möchte. Das bedeutet also einerseits, im Hinblick auf die Handschrift, die thematische Beschränkung auf einen bestimmten inhaltlichen Aussagebereich; andererseits – und das möchte ich zeigen –

erlauben gerade hier die mit herangezogenen Bild-Tests ein weitergreifendes und ergänzendes Erfassen des graphischen Ausdrucks des Unbewußten, dadurch, daß außer der Handschrift auch die Zeichnung mit einbezogen wird.

Ehe ich nun mit der Darstellung einiger Fälle aus meiner Praxis beginne, noch einige wenige Worte zu den beiden Tests. Ich bearbeite den Wartegg-Zeichentest nach *Vetter-Renner*¹ und werte den gezeichneten Baum nach dem gleichen Verfahren aus, wobei ich die Erfahrungen von *Koch* mit einbeziehe². Beide Bild-Tests bieten in den rein *formalen Kriterien* von Strich, Bildfläche und

¹ Vgl. *Maria Renner*: «Der Wartegg-Zeichentest im Dienste der Erziehungsberatung. Nach der Auswertung von *Vetter*.» Mit einem Geleitwort von *August Vetter*. München/Basel 1953 (2. Aufl. 1957).

² *Karl Koch*: «Der Baumtest.» 3. Aufl. Bern/Stuttgart 1957.